



SOFFÍA
BJARNADÓTTIR

*J'ai toujours ton
cœur avec moi*

ℵ

« Dans un style où l'étrangeté des images participe au conte fantastique, Soffía Bjarnadóttir, dont c'est le premier roman, relate avec une sensibilité à fleur de peau le séjour solitaire et cathartique de cette femme égarée qui puise dans le deuil maternel le courage d'affronter ses démons. » Véronique Cassarin-Grand, *L'Obs*

« *J'ai toujours ton cœur avec moi* agit comme un hachoir surréaliste et poétique, qui découpe en lamelles l'existence, pour la rendre disséquée dans sa forme la plus brutale, la plus pure et la plus tordue : vivre et mourir, mais comme "*l'ombre qui éclaire*". » Virginie Mailles Viard, *Le Matricule des anges*

« Dans une atmosphère lynchienne, amnésies et hallucinations baignent dans une spiritualité animiste qui prête conscience aux mouches et aux araignées, aux phoques et aux cerfs. Et une poésie symboliste, périphérique et lunaire, imprègne ce requiem islandais. » Véronique Rossignol, *Livres Hebdo*



Actu livres



3 RAISONS DE LIRE

J'ai toujours ton cœur avec moi

de Sofia Bjarnadottir (Zulma)

1 Parce que l'Islande regorge d'écrivains insolites. On connaissait Audur Ava Olafsdottir, l'auteure de *Rosa candida*, il faut aujourd'hui découvrir le premier roman de Sofia Bjarnadottir, qui, s'il ne ressemble pas aux œuvres de sa célèbre compatriote, possède quelques points communs : la beauté de la langue et cet étonnant souffle poétique.

2 Parce que les relations mère-fille ont rarement été dépeintes avec autant d'étrangeté. Hildur apprend la mort de sa mère Siggy. Cette femme excentrique, à la limite de la folie, qui la terrorisait, qu'elle aimait pourtant, lui lègue une petite maison sur une île islandaise. Les souvenirs de son enfance, de sa vie d'adulte, lui reviennent.

3 Parce que l'auteure nous rappelle qu'on ne peut oublier le passé, qu'il revient constamment hanter le présent. Qu'on ne peut pas non plus lutter contre l'hérédité. Hildur, aussi instable que sa mère, devra, pour faire son deuil, accepter cette étrange filiation. **L. C.**



Très bref, poétique, assez irréel, *J'ai toujours ton cœur avec moi* est un récit pour dire la mort, les souvenirs, l'acceptation, le temps qui passe, l'héritage, la peur, le doute, le tout rapidement, dans une sorte de respiration du deuil, ce temps de pause entre l'annonce d'un décès et le retour au réel. Un temps de pause aussi pour pardonner : « La neige qui recouvre la petite île de Flatey m'oblige à regarder droit dans les yeux cette argile dont je suis issue. La seule chose qui compte, c'est que Siggy est passée dans l'eau delà et qu'elle n'en reviendra pas. Ma maman qui jamais n'endossa le rôle de mère ».

A l'annonce de la mort de sa mère Siggy, donc, Hildur accomplit un dernier pèlerinage sur l'île de Flatey, où elle a passé ses dernières années. Elle y trouve une maison jaune, un vieux voisin, un marin aux yeux vairons, une lettre. Surtout, pour la première fois depuis des années, elle prend le temps de se remémorer cette femme si particulière, enthousiaste parfois, dépressive souvent, sans demi-mesure, incapable d'endosser son rôle de mère, qui lui a transmis son incapacité à faire grandir un enfant. Une inconnue pourtant proche, dont elle ne sait plus si, ou comment, elle l'a aimée. Dans ce lieu qu'elle ne connaît pas, elle revit ses ruptures : l'absence du père, le départ du frère, l'éloignement du fils. Ses balises s'estompent, ce qu'elle a mis en place pour oublier disparaît, ses souvenirs s'entrechoquent, se mélangent, les histoires s'entrecroisent.

Le récit ne s'accommode d'aucune longueur. On accompagne Hildur comme on marcherait à ses côtés le temps d'une promenade en bord de mer. Il ne se passe pas grand-chose et, pourtant, les fils qui se dénouent apportent l'essentiel. Une forme de pardon et d'apaisement, une mémoire oubliée. Les repères sont effacés tant pour le personnage que pour le lecteur. Peut-être parce qu'Hildur s'est construite par bribes, enfermée dans l'imaginaire de sa mère, jusqu'à ce qu'elle parvienne à partir. Sa mort pourrait la libérer une fois pour toutes ; ce qu'on sent, c'est ce flottement, cet entre-deux, ce temps d'abandon. Avec pudeur, Soffia Bjarnadottir restitue ce sentiment du vide, de l'absence, et les mécanismes en marche pour revenir au monde.

Dans ce bout du monde, cet entre-deux-côtes, il y a juste la place pour faire revivre les mythes. Icare. Le phénix. Une quête d'inabouti : « J'ai envie de vivre et de mourir à la fois. D'être et de partir. Nous sommes tous bipolaires. Le désir d'un retour aux sources vit en chacun de nous, en lui s'unissent les balbutiements et la fin ». Les temps de récit s'empilent, sans liens évidents. Il y a un décalage constant entre les images que se projette Hildur, souvent étranges, oniriques, son ton, froid, et le sentiment qui nimbe le texte, entre mélancolie et poésie douce-amère. On sent que le puzzle ne sera jamais complet. Soffia Bjarnadottir écrit juste assez pour laisser le vide exister. Juste assez pour un personnage fragile, livré à lui-même, orphelin. Et puis Hildur repart, pas plus complète qu'à l'arrivée, avec ses blessures et ses failles, sa solitude. Mais apaisée. Portée, peut-être, par cette croyance : « Il est important de partir en quête de l'invisible. De s'éveiller au monde que renferme l'obscurité ».

Traduit de l'islandais par Jean-Christophe Salatin.

J'AI TOUJOURS TON CŒUR AVEC MOI DE SOFFIA BJARNADOTTIR

Traduit de l'islandais par Jean-Christophe Salaün,
Zulma, 144 pages, 16,50 €

Hildur von Biggen est née de Siggý, une folle diraient certains, un phénix pense sa fille témoin de sa diligence à renaître de ses cendres. Pour Hildur cette filiation est une croix, qui l'attache comme une araignée à sa toile. « Impossible d'endurer la vie avec de tels personnages. Terre calcinée, et odeur de brûlé à chaque pas. » Tellement enferrée dans les délires maternels – Siggý pense qu'une tête git dans son congélateur, se baigne tout habillée dans sa baignoire en fumant la pipe – qu'Hildur ne sait plus distinguer ses cauchemars de la réalité. Tellement à l'ouest Siggý, que c'est sur l'île de Flatey que sa fille va devoir aller l'enterrer. Avec en poche la clé d'une maison inconnue et une lettre d'adieu.

Quand Hildur prend le bateau pour ce requiem maternel, cela fait des années qu'elle s'est échappée de la prison que représentait la folie de Siggý. Archéologue en Finlande, elle y traîne son enfance de nomade. Mais le regard décalé d'Hildur sur sa mère, sur cette vie hors normes, donne un puissant goût de sel à ce récit, à cette étrange navigation. Le cordon ombilical devra rompre, et Hildur pourra enfin larguer les amarres.

Il y a dans ce premier roman de l'Islandaise Soffia Bjarnadóttir quelque chose de l'univers de Kusturica, dans le rapport fantasque et jouissif à la vie et à la mort, de Cronenberg dans la représentation du corps poreux aux lombrics, à la petite vie grouillante qui se repaît de la putréfaction des chairs. Et de David Lynch souligne la narratrice, dans l'apparition décalée d'un assureur venu faire signer à l'héroïne une assurance-vie alors qu'Hildur est en pleine tentative de suicide. *J'ai toujours ton cœur avec moi* agit comme un hachoir surréaliste et poétique, qui découpe en lamelles l'existence, pour la rendre disséquée dans sa forme la plus brutale, la plus pure et la plus tordue : vivre et mourir, mais vivre comme « l'ombre qui éclaire ».

Virginie Mailles Viard

13 novembre 2015

Les âmes bleu roche

7 janvier > PREMIER ROMAN Islande

Soffia Bjarnadottir chante un requiem islandais

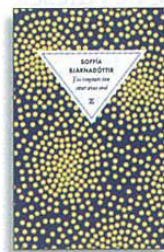
C'est une histoire de funérailles et de deuil. Il y est question de désir de mort, d'ectoplasmes, de tête humaine prétendument conservée dans un congélateur. Mais le premier roman de l'Islandaise Soffia Bjarnadottir n'est ni un polar des glaces, ni même un livre morbide. *J'ai toujours ton cœur avec moi* flotte suspendu entre deux mondes, entre présent et au-delà, entre naturel et surnaturel, entre les vivants et les morts.

La vivante en cet « hiver 2018 », lorsque « la réalité se mua en désillusion », c'est Hildur, la narratrice. La morte, sa mère Siggy. « Ma maman qui jamais n'endossa le rôle de mère. » La fille quitte la Finlande et le site de fouilles où elle travaillait pour rejoindre à l'ouest de l'Islande la minuscule île de Flatey, le dernier domicile de cette génitrice qu'elle ne voyait plus depuis longtemps. Là voilà héritière d'une petite cabane, se remémorant cette Siggy aux cheveux orange, « à la fois enfant innocente et figure ancestrale », marginale et erratique, devenue avec le temps « dame à chats », une femme à la vie simple et sobre mais « ivre de naissance », « touareg solitaire », éternelle vagabonde. Celle qui allongée

tout habillée dans une baignoire, fumant et écoutant Johnny Cash, accueillait d'un « *Je suis encore morte* » sa fillette de retour de l'école. « *Je ne suis qu'une spectatrice tourbillonnante aux yeux rouges, à la peau blanche et à l'âme bleu roche* », pense encore des années plus tard Hildur, la fille qui ne peut pas pleurer. Flottante et instable, elle aussi. Car l'étrangeté fantasque de la mère semble avoir contaminé l'endeuillée et ses souvenirs, traversés d'une folie décalée. « *Nous sommes tous bipolaires* », dit-elle.

Dans une atmosphère lynchienne, amnésies et hallucinations baignent dans une spiritualité animiste qui prête conscience aux mouches et aux araignées, aux phoques et aux cerfs. Et une poésie symboliste, périphérique et lunaire, imprègne ce requiem islandais.

Véronique Rossignol



SOFFIA BJARNADOTTIR

J'ai toujours ton cœur avec moi

ZULMA

TRADUIT DE L'ISLANDAIS

PAR JEAN-CHRISTOPHE SALAÛN

TIRAGE : 6 000 EX.

PRIX : 16,50 EUROS ; 144 P.

ISBN : 978-2-84304-764-0



9 782843 047640